



Laurent Dupont, Analyste de l'École, membre de l'ECF et de l'AMP, a choisi de nous parler de la parole, la sienne et celle dans les cures à partir de l'extrait de « Joyce le Symptôme » dans les *Autres écrits* : « La parole bien entendu se définissant d'être le seul lieu, où l'être ait un sens [...]. Par contre la jouissance du symptôme se caractérise d'être opaque au sens »¹.

Laurent Dupont — Cette phrase a une vraie histoire pour moi parce que je l'ai lue à plusieurs reprises. Je préparais mon premier témoignage de passe, et j'insistais beaucoup sur la question de la parole, l'enjeu de la parole, comment la parole avait été structurante pour moi. Et un jour non seulement je l'ai lue différemment, je l'ai vécue.

Myriam Perrin — Un événement de corps ?

LD — En tout cas, j'ai eu le sentiment qu'une rencontre se faisait entre ce que je lisais et ce que je pouvais éprouver dans mon analyse, quelque chose entre révélation et effraction. Cette phrase est articulée en deux temps et je suis très sensible à ceux-ci. « La parole, dit Lacan, se définissant d'être le seul lieu où l'être ait un sens ». C'est *le seul lieu* où l'être ait un sens, il n'y en a pas d'autre !

MP — Est-ce à dire que l'être y trouve sa définition ?

LD — Oui. Tout à fait. Et quand, comme moi, on a l'idée qu'on a vécu par la parole, qu'on a survécu par la parole, qu'on a tenu par la parole, eh bien, tout d'un coup cette phrase vient expliquer pourquoi la parole donne sens à l'être. Et puis, deuxième temps, Lacan ajoute un peu plus loin : « Je suis assez maître de lalangue, celle dite française, pour y être parvenu moi-même ce qui fascine de témoigner de la jouissance propre au symptôme. Jouissance opaque d'exclure le sens. »² C'est ce qui fait qu'on va voir un analyste. Il faut faire une longue analyse pour accepter que la visée n'est pas le sens et découvrir que, finalement, cette croyance dans la parole, c'est un semblant. Il y a quelque chose qui ne peut se dire, mais qui s'éprouve. Comment rendre compte de cet éprouvé ? Ce dont j'ai déjà témoigné, c'est qu'il s'agit pour moi de la parole comme telle, plutôt du côté de la pulsion invocante. Ce n'est pas la voix, ce n'est pas l'objet voix, c'est la pulsion invocante. Ce n'est pas seulement la jouissance du blabla, c'est quelque chose qui vise à enserrer, c'est le trajet de la pulsion, qui revient marquer mon propre corps, qui vient l'accrocher à partir de ce circuit-là. Pendant dix-huit ans, parler à un analyste, allongé, ce fut faire ce circuit-là. C'est une parole qui s'échappe, qui sort, qui fait le tour de l'analyste, et qui revient arrimer le corps. Cela, je l'ai éprouvé pendant des années, sans pouvoir en dire quoi que ce soit. Et c'est au moment où je rédigeais mon témoignage que, tout d'un coup, la lecture de cette phrase m'a fait repérer à la fois l'opacité, et en même temps, comment la parole a fait sens, pour moi, m'a fait être du côté du sens.

MP — L'opacité de la jouissance du symptôme ?

LD — Oui.

MP — Entre effraction et révélation ?

LD — La révélation, c'est du côté du sens. Bien sûr, j'en avais témoigné aux passeurs, donc, j'avais déjà l'idée que pour moi, la parole, c'est à la fois un traitement de l'Autre, une manière de venir boucher la question de l'Autre de la demande, soit par un trop de parole, soit en répondant à la demande, très rapidement, de façon à ce qu'on ne me demande plus rien. Une certaine manière, de me dégager du *Che vuoi* ? Et puis, d'un autre côté, il y a une jouissance indicible, quelque chose qui

¹ Lacan J., *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 566.

² *Ibid.*, p. 570.

est pris dans *l'invocation*. C'est très intéressant ce mot *invocante*. Il y a là la notion d'invoquer quelque chose. Et la parole, à ce moment-là, c'est une manière de ne pas être seul. Une parole inclut qu'on l'adresse à un Autre, même si on ne parle qu'à soi-même la plupart du temps. Et puis effraction, parce que très tôt dans ma vie, c'était un éprouvé.

MP — N'a-t-on pas affaire là à quelque chose du côté de l'aliénation ? Qu'il n'y a guère que l'inscription au champ de l'Autre qui permet à l'être de trouver un sens ?

LD — Oui, oui, très bien vu.

MP — Très tôt, tu l'as éprouvé ?

LD — Dans mon histoire, il y a eu un événement, de corps. C'est à ce moment-là que j'ai été pris d'un énorme dégoût. La parole est devenue ce double mouvement qui d'un côté peut produire le dégoût, et en même temps est le lieu du sauvetage. C'est à la fois le lieu du sens, produire quelque chose et attraper l'Autre, et puis de l'autre côté quelque chose reste opaque. Ce qui reste c'est ce dégoût.

MP — Tu as dans ce paragraphe regroupé ces deux points.

LD — C'est cela. Ces deux citations font l'empan de ce qui, à mon avis, noue d'une certaine façon mon sinthome : c'est-à-dire la question de la parole, cette parole à la fois opaque, itérative, une addiction et l'invention de quelque chose qui est une manière de parler, quelque chose qui s'est construit avec le corps ; c'est un style, une énonciation, ce qui fait qu'aujourd'hui, cette parole est un peu apprivoisée, un peu moins sauvage. Je disais dans mon témoignage, *tenir un peu cette langue en laisse*, y faire attention, ne pas me laisser trop emporter.

MP — Dans ton témoignage, tu déplies que tout un pan de ta vie a consisté à tenter d'user, de faire usage de ce bavardage dans la communication. Et la psychanalyse ?

LD — Il y avait des séances de bavardage, mais il y a la coupure, il y avait l'analyste, l'opération de l'analyste qui comptait énormément... L'analyste, avec lequel la cure a duré le plus longtemps, dix-huit années, faisait très peu d'interprétations verbales, mais beaucoup de coupures, parfois au milieu d'une phrase, pas forcément sur le signifiant, juste arrêter quelque chose. Cela produisait un effet bien sûr. Mais ce qui me semble important de noter, c'est que j'avais l'impression qu'il était comme un tuteur solide et que, quoi que je dise ce qui était important, même s'il me coupait au bout de cinq minutes, c'est que ma voix fasse le tour. À la fin de mon analyse avec lui, je l'imaginai comme un tore solide, planté, et ma voix s'enroulait autour et revenait arrimer mon corps et donc j'ai appris à entendre ce que je disais. C'est-à-dire que le bavardage, c'est que l'on n'entend pas ce que l'on dit, l'important c'est que l'on parle.

MP — Lacan dit : « praxis du bavardage ».

LD — J'ai appris en effet à entendre ce que je disais, ce qui m'a appris à dire aussi. Un dire se targue d'avoir un effet dans le corps. Dans mon cas c'était très important, il n'y avait pas des effets à chaque séance, mais j'allais en analyse pour arrimer cela. Les coupures, les séances permettaient de réguler le flot, même à l'extérieur. J'apprenais à réguler cela. L'ironie par exemple, si elle était une manière de mettre une distance avec la parole, quelques fois, elle pouvait aller très loin et me mettre dans des situations compliquées.

MP — Ironie ou mot d'esprit ?

LD — Ironie mais mots d'esprit aussi. Cette phrase de Woody Allen que j'aime beaucoup « Prêt à tuer père et mère pour un bon mot » me collait pas mal. L'ironie c'est une distance par rapport au réel auquel on est confronté. L'ironie, c'est un traitement mais parfois elle peut déborder. Savoir y faire avec cela devient fondamental. Ce texte « Joyce le symptôme » contient des perles extraordinaires. La tournure de phrase quand Lacan dit « je suis assez maître de la langue, celle dite française, pour y être parvenu moi-même » C'est une phrase très, très belle. Au début quand j'ai commencé à lire Lacan c'était très, très dur, parfois j'avais plutôt envie d'abandonner, d'aller lire les postfreudiens [rires]. Mais il y a une récompense quand on s'accroche, il y a quelque chose d'émouvant à lire Lacan, quelque chose de fort. Entendre sa voix aussi, j'ai beaucoup aimé écouter des enregistrements, c'est formidable, on voit que c'était un homme qui parlait avec son corps, qui mettait du sien et dans la langue et avec le corps. Pour le publicitaire que j'étais, c'était formidable d'entendre ça.

MP — D'entendre Lacan notamment son *primetime* à l'ORTF : « Télévision ».

LD — Exactement, c'était très saisissant.

MP — Alors, justement dans « Télévision », il fait la différence entre la psychanalyse et la psychothérapie, alors disons que là il y a sans doute les enjeux fondamentaux, la praxis avec la parole, quand on a cette expérience de la parole comme tu en témoignes là, comment on écoute comment on écoute les sujets ? Quel enseignement as-tu tiré finalement ?

LD — Quand je reçois un enfant, je pense que lui a un truc que je ne sais pas, quelque chose qui l'intéresse, qui l'accroche et donc je suis à l'écoute, des signifiants qu'il apporte quelle que soit la manière qu'il a de les apporter : le jeu, le dessin... Quand j'écoute un ado ou un adulte, c'est la même chose, c'est-à-dire que chaque fois, au départ, je suis plutôt à l'écoute du bricolage et après je me dégage de cela ; une fois qu'il y a quelque chose de saisi, l'idée c'est d'essayer de me détacher de ce qu'il est en train de dire. C'est le détachement dont J.-A. Miller parle dans « Choses de finesses » quand il parle de la position du guerrier appliqué, contrairement à l'enthousiasme. J'étais plutôt du côté de l'enthousiasme au début de ma pratique et aujourd'hui je travaille cette position du guerrier appliqué.

MP — Ce détachement, n'est-ce pas finalement la position de l'analyste qui s'oriente plutôt du hors-sens pour l'abord du réel que de l'enthousiasme qui peut tenter d'aller vers finalement un objectif thérapeutique ?

LD — Tout à fait. Le sens a tendance à fasciner, il flatte. Je veux dire que quand on est analyste et qu'on perçoit quelque chose, on pourrait créer un bout de sens à partir de cela. J'ai pu croire à cela dans mon analyse. Je suis allé voir un analyste pour qu'il m'apporte la lumière sur l'opacité de mon symptôme. Aujourd'hui, j'attache beaucoup d'importance à la dimension du signifiant et à la logique de ce qui est dit dans le moment de la séance même, pas la logique articulée, non, la logique de ce qui est dit. Quand on est très attentif à la logique de ce qui est dit, on entend les paradoxes, on entend les *Witz*, on entend ce qui grince dans l'énoncé. Et, rien qu'en pointant ces petites aspérités, il y a des effets. Les patients sont moins sourds à leur propre discours, leur propre parole. Être du côté de la lecture comme le propose Lacan, pas du côté de l'écoute. C'est cela, me semble-t-il.

MP — Pointer, dis-tu, la scansion suffit non ?

LD — Souvent la scansion suffit.

MP — Cela donc rend silencieux.

LD — Beaucoup. Mais pas tout le temps. Il arrive également qu'il faille ajouter un sens.

MP — Sans doute peut-on faire le distinguo entre la psychanalyse appliquée, et puis les sujets engagés dans un travail de cure ?

LD — Dans « Choses de finesse » J.-A. Miller dit que la croyance thérapeutique, ce qui est du côté de la thérapeutique, ce n'est pas de la psychanalyse. Voilà du côté de la thérapeutique, c'est du champ du social, c'est du champ du médico-social. Ce n'est pas la visée ! C'est très important cela : le jour où j'ai pu dire que ce n'était pas l'autre qui me dégoûtait, mais moi qui me dégoûtais, cela fut un vrai soulagement. On n'est pas du côté d'une construction de sens, mais d'une nomination. Quand on reçoit des patients, on ne peut pas le savoir avant. On coupe la séance et c'est le patient qui amène la séance d'après, ou un temps après, s'il y a eu un effet ou pas. Donc, il y a un calcul, mais dont on ne maîtrise pas la somme, on est obligé d'attendre le retour du patient. Il y a une dimension de la surprise.

MP — C'est la joie que tu trouves dans ton travail. Et dans ta nomination d'AE ?

LD — Depuis la nomination, je repère la fonction du dégoût, c'est un reste et d'une certaine façon c'est devenu un compagnon. Il me renseigne ; il fait bord. Il me permet de dire non, à l'en-trop de jouissance. C'est vraiment l'affect qui a émergé depuis la nomination. Alors quand il arrive, c'est déjà que l'en-trop est là. Ainsi j'arrête. C'est un bord. Si l'angoisse ne trompe pas, eh bien pour moi, il y a le dégoût.

MP — Merci beaucoup Laurent.